

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Initiation à la sorcellerie politique

Julie Delporte

Number 325, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91835ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delporte, J. (2019). Review of [Initiation à la sorcellerie politique]. *Liberté*, (325), 67–69.

Tous droits réservés © Julie Delporte, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

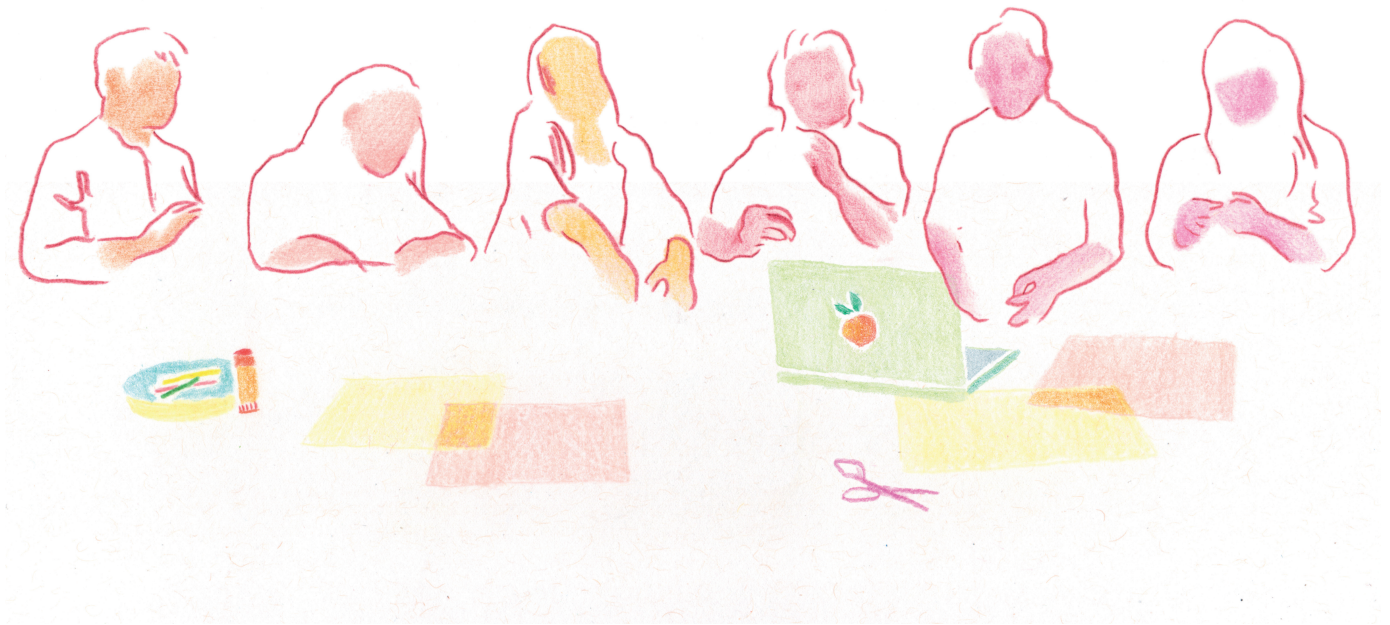
<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Initiation à la sorcellerie politique

Julie Delporte

Automne 2018. Des sorcières se réunissent dans une librairie de Brooklyn pour jeter un sort à Brett Kavanaugh, tout juste élu à la Cour suprême américaine alors qu'il est accusé d'agression sexuelle. En résidence au centre DARE-DARE à Montréal, j'écris sur la guérison collective de la culture du viol. Puisqu'elles jettent des sorts aux agresseurs, les sorcières du féminisme occidental contemporain peuvent-elles me guider? Des amis me suggèrent de poser la question à Marie-Andrée Godin, une artiste et poétesse québécoise dont les œuvres abordent la sorcellerie depuis plusieurs années. « Quels liens pouvons-nous tisser entre magie et post-capitalisme? » se demande-t-elle dans son plus récent cycle de recherche, *WWW³*, qui « vise à penser collectivement nos futurs ». Dans un café sur la rue Beaubien, me voici soudain *initée*, si ce n'est à la sorcellerie, au moins à sa dimension politique. Mais pour mieux comprendre ses liens serrés avec la lutte anti-capitaliste, je dois entreprendre un voyage littéraire.

Il existe en Norvège un monument aux morts rendant hommage aux victimes des chasses aux sorcières : le monument de Steilneset, en partie conçu par l'artiste Louise Bourgeois. Elle y a installé une chaise en métal sur laquelle brûle une flamme. Asseoir une femme soupçonnée de sorcellerie sur une chaise de fer et allu-

Mona Chollet
Sorcières : La puissance
invaincue des femmes
Zones, 2018, 256 p.

Camille Ducellier
Le guide pratique du
féminisme divinatoire
Cambourakis, 2018 [2011], 118 p.

mer un feu sous elle pour lui rôtir la peau est une des nombreuses méthodes de torture qui ont été utilisées à la Renaissance pour faire avouer à des innocentes leur servitude au Diable. En Europe, au cours de la période de transition du féodalisme vers le capitalisme, 100 000 à 200 000 personnes ont été condamnées au bûcher ou ont succombé aux mauvais traitements pendant leur procès pour sorcellerie. On trouve ces chiffres dans le livre de Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, déjà recensé dans les pages de *Liberté* au printemps 2015.

Federici explique que la chasse aux sorcières demeure l'un des phénomènes les moins étudiés de l'histoire européenne. En effet, mes cours d'histoire à l'école n'ont jamais mentionné l'existence d'un génocide lorsqu'ils ont abordé la Renaissance, une époque présentée comme humaniste et riche, et pendant laquelle a pourtant eu lieu la chasse aux sorcières. Selon Federici, cette indifférence a frôlé la complicité, « laissant penser qu'il s'agissait d'un phénomène mineur, voire une affaire de folklore ». Depuis le maccarthysme, l'expression « chasse aux sorcières » a par ailleurs été plusieurs fois reprise hors contexte, vidée de sa référence au féminicide initial, jusqu'à son emploi honteux pour commenter le mouvement #MoiAussi.

La Norvège semble être le seul pays qui ait ressenti

Silvia Federici
Caliban et la sorcière :
Femmes, corps
et accumulation primitive
Entremonde, 2014, 464 p.

Marie-Andrée Godin
WWW³
Performance et installations
Cycle de recherche amorcé en 2017

le besoin de réhabiliter officiellement cette partie de l'Histoire. J'ai appris l'existence du monument, situé au nord du cercle arctique, dans l'essai de Mona Chollet, *Sorcières : la puissance invaincue des femmes*. L'écriture de Chollet y est spectaculairement riche en informations, en références populaires et littéraires : on y constate que la thématique de la sorcellerie existe depuis longtemps dans la théorie féministe. C'est probablement l'accumulation de ce travail d'écriture des dernières décennies qui a permis à « la sorcière » d'acquérir l'importance qu'elle a actuellement dans les milieux littéraires, militants et artistiques. Se dire sorcière, ou s'intéresser à elle, n'est pas embrasser une mode ou une esthétique, mais plutôt reconnaître et honorer un passé effacé.

Quatre-vingt-cinq pour cent des victimes de la chasse aux sorcières ont été des femmes, et elles se sont retrouvées aux mains d'institutions entièrement masculines. La propagande misogyne qui avait cours à la Renaissance, comparable à la propagande antisémite, présentait les femmes comme des proies faciles pour le Diable, « faibles de corps et d'esprit ». Federici raconte que des villages allemands se trouvèrent dépeuplés de la totalité de leurs femmes après le passage de l'enquêteur. Selon Chollet, « répondre à un voisin, parler haut, avoir un fort caractère ou une sexualité un peu trop libre, être une gêneuse d'une quelconque manière suffisait à vous mettre en danger ». L'amitié entre femmes devenait compliquée, car le simple fait de parler à une personne soupçonnée de sorcellerie pouvait vous attirer la même accusation. Cette période de terreur a profondément marqué nos comportements genrés. *Mes bien chères sœurs*, le plus récent livre de l'autrice française Chloé Delaume (certains de ses textes abordent d'ailleurs la figure de la sorcière), fait de la solidarité un enjeu féministe urgent, en appelant à la « sororisation générale », c'est-à-dire à l'action de rendre sœurs, de former une communauté.

La chasse aux sorcières a également provoqué une terrible réaffirmation du pouvoir patriarcal. On présente souvent l'égalité entre les genres comme une lente et progressive évolution, mais au Moyen Âge, les femmes jouissaient d'une plus grande autonomie, « elles travaillaient comme forgeronnes, bouchères, boulangères, chandeliers, chapeliers, brasseuses, détaillantes », précise Federici. Une illustration médiévale représentant des maçonnes en pleine construction d'un mur – tirée du *Livre de la Cité des dames* de Christine de Pizan – est d'ailleurs reproduite dans *Caliban*. Les orthographes féminisées de métiers qui existaient dans les vieilles grammaires et qui ont récemment été réhabilitées témoignent d'une présence féminine dans de nombreux domaines de la sphère publique. Mais à partir du XVI^e siècle, les femmes ont été exclues des corporations de métiers et se sont trouvées progressivement confinées au travail domestique dans les foyers, ainsi qu'au travail reproductif.

Au moment de la publication de *Sorcières*, Mona Chollet a quarante-cinq ans, et pas d'enfants. Dans son essai, elle se concentre particulièrement sur deux aspects de la sorcellerie qui la concernent, la vieillesse et le désir de stérilité : « En Europe, le pouvoir politique

a commencé à se montrer obsédé par la contraception, l'avortement et l'infanticide à partir de l'époque de la chasse aux sorcières. » Il s'agissait à la fois d'éradiquer les connaissances obstétriques des femmes – les sorcières étaient par le passé des avorteuses douées aussi bien qu'elles étaient sages-femmes – et leur libre arbitre reproductif. Quant aux vieilles femmes, c'est non seulement leurs connaissances qui ont été invalidées, mais aussi leur sexualité : « N'ayant plus de droit légitime à une vie sexuelle puisqu'elles ne pouvaient plus enfanter et qu'elles étaient parfois veuves, mais expérimentées et toujours désirantes, elles apparaissaient comme des figures immorales et dangereuses pour l'ordre social. » Le livre de Mona Chollet montre de façon détaillée comment ces deux stigmatisations féminines ont perduré jusqu'à aujourd'hui.

Femmes vieilles, femmes nullipares... La troisième figure d'une sexualité non fertile, cette fois à peine effleurée par Chollet, est celle de l'homosexualité. Silvia Federici explique que la chasse aux sorcières fut le principal moyen d'une restructuration générale de la vie sexuelle, qui criminalisait toute activité menaçant la procréation. Selon elle, l'homosexualité était acceptée auparavant, mais fut réprimée à partir de la chasse : « Le terme anglais *faggot* nous rappelle que parfois les homosexuels étaient utilisés comme petit bois pour les bûchers sur lesquels on brûlait des sorcières. » Quant à l'italien *finnochio* (littéralement « fenouil », mais aussi une injure pour désigner un homosexuel), il fait référence à la pratique qui consistait à répandre ces légumes sur les bûchers pour couvrir l'odeur de la chair brûlée.

Une des contemporaines françaises de Mona Chollet, Camille Ducellier, met justement la question *queer* au centre de son identité de sorcière. Elle rééditait en 2018 *Le guide pratique du féminisme divinatoire*, poésie pratique de la résistance contre « l'embrigadement de la société hétéropatriarcale capitaliste ». Le mot *queer* (à vrai dire, Ducellier utilise plutôt le mot *tordu-es*), qui à l'origine se réfère à l'étrangeté, est devenu une insulte avant d'être récupéré comme un terme positif par les communautés LGBT. Une trajectoire similaire peut être observée dans l'identification des féministes occidentales aux sorcières : elles ont revendiqué par défi la puissance que les juges prêtaient aux femmes de la Renaissance. Ainsi, des féministes italiennes avaient pris pour slogan dans les années 1970 : « Tremblez, tremblez, les sorcières sont revenues ! » Camille Ducellier est également réalisatrice de l'essai documentaire *Sorcières, mes sœurs*, qui se termine par l'énumération magnifique d'une centaine d'expressions qualifiant des femmes hors normes : hystériques, communardes, lesbiennes, mélancoliques, etc. La magie utilisée par les sorcières occidentales contemporaines est avant tout celle de déroger, volontairement ou non, aux lois qui leur sont imposées, entre autres celle de l'hétéronormativité.

Invitée à s'exprimer en janvier dernier au lancement du magazine *CUTE* (Comité unitaire sur le travail étudiant) à Montréal, Silvia Federici affirmait : « Les femmes doivent devenir autonomes non seulement des hommes mais aussi du capitalisme. » Son livre *Caliban*

et la sorcière expose la manière dont l'accumulation primitive du régime capitaliste, en d'autres termes l'origine première du capital, a été construite sur l'appropriation du travail et du corps des femmes en même temps que sur celle des populations colonisées et esclavagisées. La chasse aux sorcières a détruit le pouvoir des femmes, en les stigmatisant, en les terrorisant, en brûlant leurs connaissances médicales (sages-femmes et herboristes, elles étaient pourtant plus efficaces que les médecins de l'époque, qui pratiquaient la saignée). Elles sont devenues les principales productrices non rémunérées de la force de travail au service du capital (parce qu'elles donnent naissance). Leur *care* domestique, invisible et émotionnel, est quant à lui indispensable à la logistique et à la survie des individus qui composent cette force.

Caliban et la sorcière donne un aperçu du climat de révolte qui régnait à la fin du régime féodal chez les paysans souvent touchés par la famine – et chez les paysannes, très actives et encore plus fragilisées. Les soulèvements étaient nombreux, surtout contre le mouvement des *enclosures*, l'établissement de limites autour des parcelles de terre qui furent déclarées propriétés privées. Ces mises en clôtures marquent la fin du droit d'usage des communaux, les terres où les villageois pouvaient ramasser du bois, faire paître leurs animaux et cultiver la nourriture dont ils dépendaient. Federici pense que la dimension communale s'est alors transférée vers le corps des femmes, faisant d'elles un substitut aux terres perdues : « Chaque femme (à part celles qui étaient privatisées par les bourgeois) devenait un bien commun, dans la mesure où, dès lors que les activités des femmes étaient définies comme du non-travail, leur travail commençait à apparaître comme une ressource naturelle, disponible à tous, tout comme l'air qu'on respire ou l'eau que l'on boit. » Le patriarcat a assimilé la femme à la nature qu'il fallait dominer, se dégageant ainsi de sa propre animalité. Mona Chollet rappelle que cette vision du monde a pris son essor au XVII^e siècle, en particulier avec René Descartes, qui, dans une formule célèbre du *Discours de la méthode*, rêvait de voir les hommes se rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature ».

La chasse aux sorcières a permis au pouvoir de faire diversion et de calmer les révoltes, en même temps qu'elle a exterminé des pratiques païennes ancestrales qui nous poussaient à vénérer notre lien à la terre et notre connaissance intuitive de celle-ci – notre *immanence*, selon la militante écoféministe et sorcière Starhawk, dans *Rêver l'obscur*. À présent, je ne peux m'empêcher de voir dans la chasse aux sorcières les racines de l'anthropocène, le début de ce qui nous mènera à terme au réchauffement climatique. Dans les années 1970, déjà bien au courant de l'état d'urgence environnemental, Starhawk nous demandait de nous joindre aux Premiers Peuples « pour redonner à la terre son sens sacré initial, pour la saluer de nouveau comme grand-mère, sœur et mère ».

Il n'est pas étonnant que ce soit les idées de magie et de sorcellerie qui aient été réprimées à la Renaissance. « L'éradication de ces pratiques était une condition nécessaire à la rationalisation capitaliste du travail,

parce que la magie apparaissait comme une forme illicite de pouvoir et un instrument pour obtenir ce qu'on voulait sans travail, c'est-à-dire le refus du travail en action », écrit Federici. Le capitalisme se devait de désenchanter le monde pour atteindre son objectif d'accumulation. Pour Marie-Andrée Godin, c'est la raison pour laquelle la magie (le réenchantelement du monde) doit être considérée comme un outil précieux dans la perspective de la sortie du capitalisme, qu'elle envisage également comme un « monde post-travail » (l'un des sous-titres de son projet *WWW*³ est *World Without Work*).

La culture personnelle de performance et de productivité qui nous habite aujourd'hui n'a rien d'intuitif, elle tire ses origines d'un moment clé de l'histoire, la naissance du capitalisme, et il semble toujours plus compliqué de s'en extirper à mesure que nous nous engageons dans un processus d'auto-exploitation. Les instances extérieures – les classes supérieures – qui ont inculqué aux paysans la discipline du travail sont dorénavant intériorisées, et nous nous aliénons nous-mêmes jusqu'à l'épuisement. Inspirée par le livre de Philippe Pignarre et Isabelle Stengers *La sorcellerie capitaliste : pratiques de désenvoûtement* (2005), Marie-Andrée Godin voit dans « la création d'imaginaires alternatifs » une forme de résistance et propose de mettre sa pratique artistique au service de ces imaginaires : « Les artistes pourraient-ils être considérés comme les magiciens du XXI^e siècle ? » Assez naturellement, pendant ma résidence d'écriture à DARE-DARE, ma poésie sur la guérison collective s'est orientée vers la description d'une utopie mettant en scène les « dernières survivantes », la dernière génération de femmes violées. Ensuite, les agressions sexuelles s'arrêteraient.

La littérature des sorcières contemporaines que j'ai pu lire ne se réfère pas directement à la lutte contre la culture du viol. Mais j'ai tout de même trouvé un récit de Starhawk où elle raconte la réaction de sa communauté après le viol d'une de ses membres. Son groupe de femmes et elle ont attendu le violeur à la sortie de son travail, et l'ont encerclé. Voilà toute leur magie noire. Une magie particulièrement pacifiste et anarchiste, à laquelle je m'identifie, et que Starhawk baptise le « pouvoir du dedans », en opposition au « pouvoir sur » quelqu'un ou quelque chose. Elles ont souhaité ainsi rétablir leur puissance, rassurer leur compagne. Quand je pense à la manière dont les femmes, à la Renaissance, vivaient dans la peur d'être accusées de sorcellerie et d'être brûlées, une peur intrinsèque à leur genre, je ne peux m'empêcher de faire le parallèle avec la culture du viol. Nous naissons femmes avec la très forte probabilité d'être agressées sexuellement au cours de notre vie, nous agissons en conséquence et nous ne sommes pas totalement libres. Nous n'avons plus peur d'être brûlées, mais nous avons encore peur d'être violées.

Alors jetons des sorts aux violeurs, apprenons à utiliser nos herbes, tirons-nous le tarot ou achetons des pierres si nous en avons les moyens, mais surtout, comme Starhawk le dit, n'oublions jamais que « notre sorcellerie est inséparable de notre lutte politique ». 